

MINOS

UN ANGE PASSE

NOUVELLES



RICK, HÉROS DE B.D.

I

« Halte ! »

Rick stoppa net. L'ordre, si brusque, si inattendu, avait résonné comme une claque.

« Bouge pas, ou je te tire comme un lapin ! »

Il retint son souffle, paralysé par l'image d'une boule de fourrure interrompue en pleine course...

« Et les mains sur la tête !... »

Börnstrand sortit du fourré, de derrière l'arbre où il s'était dissimulé. Depuis le sommet du tertre, il avait vu le gamin approcher de loin, le nez au vent, puis se faufiler dans le bois, courbé en avant, prenant des mines de Sioux.

Effrayé, Rick mit docilement les mains sur la tête. Il se retourna en évitant tout geste brusque. Un homme s'avancait en pointant un pistolet sur lui. Son visage étroit et anguleux, ses cheveux cuivrés plaqués en arrière qui dégageaient un front haut, ses yeux pâles, lui donnaient un air dur, inflexible ; il était habillé d'un blouson de cuir sur un tee-shirt jaune, et il paraissait musclé, mince et nerveux.

« Qu'est-ce que tu fous ici ?

– Je... je jouais avec un copain... à cache-cache... » S'il pouvait au moins faire croire qu'il n'était pas venu seul...

« C'est ça. Et où il est, ton copain ? Il s'est mieux caché que toi, on dirait ! » Il ricana. « Ça va, te fatigue pas. Ça fait deux kilomètres que je t'ai repéré. »

Rick se mordilla les lèvres : il s'était déjà coupé.

Börnstrand observait le garçon : environ quatorze ans, des cheveux châtain clair, coupés court sur la nuque et coiffés par le vent, un pull à col roulé anthracite, barré en travers de la poitrine de deux bandes grises, un short taillé dans un jean, et des chaussures de marche avec d'épaisses chaussettes brunes repliées sur la cheville. Peut-être seulement un petit curieux venu fouiner ici ; peut-être une coïncidence ; mais on ne pouvait prendre aucun risque ; et de toute façon, à partir du moment où il avait pénétré dans le bois, son sort était réglé. Sans cesser de le braquer avec son parabellum, il s'approcha et lui passa une main sous les bras, sur les flancs, sur les poches du short, devant et derrière, pour vérifier qu'il n'eût rien sur lui.

« Allez, on va voir le boss : il décidera de ce qu'on fait des petits curieux de ton espèce. »

Rick se dit que son aventure prenait mauvaise tournure. Il s'en voulait : il avait été stupide de ne pas imaginer que les abords du bois étaient surveillés. Et puis, surtout, il n'avait pas été aussi discret qu'il se l'était figuré... Néanmoins, il essayait d'évaluer si l'homme aurait réellement l'audace de se servir de son arme : un coup de feu dans la campagne, en pleine journée, pourrait attirer l'attention ; et puis, la mort d'un témoin était toujours une source d'ennuis, même pour des malfaiteurs aussi résolus que ceux de cette bande. Mais comment prendre le risque ?

Börnstrand décrocha le talkie-walkie qu'il avait à la ceinture, sous son blouson. « Allô, patron ? – ... – J'ai trouvé du petit gibier par ici. – ... – Non, rien de méchant. Je viens vous montrer ça. – ... – Non, non, ça va aller. À tout de suite. »

Rick surveillait l'homme dont l'attention s'était légèrement relâchée le temps de sa conversation. Au moment où il le vit baisser les yeux pour raccrocher l'appareil à sa taille, il bondit dans les taillis. Il n'y eut pas de coup de feu, mais il entendit l'homme lâcher un juron et se précipiter derrière lui. Il poussa de toutes ses forces sur ses jambes et traversa la broussaille sans se préoccuper des ronces qui lui griffaient les mollets, des drageons qui lui giflaient le visage, espérant seulement qu'ils ralentiraient son poursuivant à la stature plus large.

Börnstrand, fou furieux, talonnait le garçon. Un instant il crut l'avoir rattrapé quand il lui frôla le dos du bout des doigts. Mais son pied dérapa sur de la pierraille, et il lui échappa.

À la sortie des buissons, Rick déboucha sur une pente plus raide. Il hésita une fraction de seconde. Cela lui fut fatal. À l'instant où il se décidait à bondir, une poigne l'arrêta par les cheveux. Il poussa un cri.

« Viens ici, saleté ! » Börnjstrand lui fourra brutalement le canon de son pistolet sous le menton.

Rick gémit de douleur, la tête en arrière, le cœur battant, et il ne bougea plus. Il leva les mains en signe de reddition.

« Essaie plus jamais ça ! T'entends ? Ou je te fais sauter la caboche ! » Börnjstrand sentait le garçon contre lui qui tremblait comme une feuille et il lui aurait volontiers tordu le cou tant il était furieux qu'il eût tenté de lui échapper. De la main gauche, il lui attrapa le bras, le lui tordit brutalement dans le dos, puis il lui planta son arme entre les omoplates et, d'une bourrade, il le poussa en avant. « Allez, marche ! »

Chatouillé au creux du dos, Rick avança sans plus rien tenter. Il chancelait sur ses jambes, encore sous le coup de l'émotion après sa fuite avortée.

Comme ils suivaient un étroit sentier caillouteux, soudain son pied buta contre une pierre, l'équilibre lui manqua et, empêché par son bras tordu en arrière, il ripa et s'affala sur le flanc.

Börnjstrand, croyant à une nouvelle tentative de fuite, se laissa tomber sur le garçon et le maîtrisa en lui enfonçant durement son genou dans les reins. « Mais tu veux mourir, toi, ou quoi ? » De rage, il l'attrapa par les cheveux et lui fourra le canon de son pistolet dans la bouche. « T'as vraiment envie que j'envoie ta cervelle nourrir les corneilles ?... Ça me démange, tu sais ! »

Il se releva et remit le garçon sur ses jambes. « Tiens-toi tranquille, maintenant, O.K. ? » Il le reprit d'une clé au bras et, le canon dans les reins, il le poussa en avant.

Quelques minutes plus tard, ils parvinrent au sommet du tertre où, à côté d'une cabane de chasseurs, un autre homme les regardait arriver. Rick vit une voiture garée sous le couvert du bois, une Range Rover vert olive. Au-delà, deux cents mètres en contre-bas, la route traversait la campagne. C'était bien ce que Basile avait compris : la colline était un bon poste d'observation pour guetter l'arrivée du convoi.

« Où est Valberg ? » demanda Börnjstrand.

L'homme désigna d'un signe la petite construction en planches sommairement ajustées. Il était beaucoup plus corpulent que celui qui l'avait surpris, avec une tête ronde reposant sur un double menton, des cheveux bruns frisottés, des sourcils épais et une courte moustache en brosse. Il portait un chandail à col roulé marron, un pantalon de camouflage en toile, et des jumelles pendaient sur son ventre proéminent. Rick fut poussé en avant d'un coup de canon sur la nuque.

Quand le jeune garçon passa devant lui, Levasseur l'examina de la tête aux pieds. Il ne s'attendait pas à ce genre de surprise ; plutôt une bonne surprise, en l'occurrence... Prenant une démarche chaloupée de baroudeur, il suivit à l'intérieur son comparse avec son prisonnier.

Dans la cabane, à peine éclairée par un fenestron, les yeux de Rick mirent quelques secondes à s'accoutumer. On libéra son bras, et il le ramena en le bougeant pour dissiper l'ankylose, mais deux mains aussitôt le reprurent au-dessus des coudes. Il distingua un homme qui se levait de derrière une table pliante, où était étalée une carte. Le crâne rasé, grand et maigre, il était vêtu d'une sorte de combinaison noire qui révélait son corps anguleux et lui donnait l'allure d'une longue araignée. Il avança posément et, sans un mot, il se planta devant lui. Rick découvrit qu'il était borgne : son œil gauche était comme voilé par une coquille nacrée. Il se sentit dépouillé de la tête aux pieds par le regard glacial dont il l'examinait, et il ne put s'empêcher de baisser les yeux. Derrière lui, les deux hommes restaient silencieux.

Valberg évaluait les risques que ce petit importun présentait. Il demanda sèchement : « Qui es-tu ? Que venais-tu faire ici ? »

Rick avait en chemin réfléchi à l'histoire qu'il raconterait, mais l'homme en blouson le devança.

« Je l'ai vu arriver de loin », intervint Börnjstrand. « Il venait pas au hasard, ça, c'est sûr. Il m'a raconté qu'il jouait avec un copain, mais j'en ai pas vu l'ombre. »

Valberg redemanda : « Alors, qu'est-ce que tu cherchais par ici ? »

Rick regrettait l'explication qu'il avait sortie trop rapidement ; il essaya de l'adapter : « Je... Je venais trouver une cache... pour un jeu de piste qu'on doit faire, la semaine prochaine, avec la patrouille... » L'homme se pencha sur lui, et il fut terrifié par la dureté de ces lèvres fines, par la cruauté de l'œil unique qui le scrutait, et, de l'autre côté, par l'horreur que lui causait ce globe mort, opalescent, souligné par des cicatrices pâles qui rayonnaient de la joue à la tempe.

« Tu racontes des bobards ; ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Dis-moi ce que tu faisais. Tu savais qu'on était installés ici ?

– Mais... Mais non, non... » Une violente claque l'interrompit. Sa tête avait volé de côté et des étoiles lui piquèrent la rétine ; un feu ardent monta sur sa joue. Sans celui qui le retenait par les bras, il serait tombé. Jamais il n'avait reçu une gifle aussi brutale, d'une main aussi sèche.

« Arrête de te moquer de moi... Comment tu t'appelles ?

– ... Richard... » répondit-il, à demi sonné, le visage brûlant.

« “Richard” comment ? »

Dire son nom de famille n'avait sans doute pas d'importance. « Richard Michelli...

– Où habites-tu ? »

Cela non plus était sans risque ; de plus, il n'y avait guère le choix, dans les environs. « À Saint-Genest...

– C’est à plus de six kilomètres. On ne fait pas en novembre une heure de marche à travers la cambrousse sans un but précis. Donc tu savais très bien qu’on était là.

– Non-on... » murmura Rick qui perdait pied.

Du revers de la main, l’homme lui assena une seconde gifle, pas moins énergique que la première. Rick ne put retenir un cri de désespoir.

« Bien sûr que oui. Allez, crache ta Valda. »

Une nouvelle claque lui retourna la tête. L’homme qui était derrière lui le retint de nouveau par les bras.

À la quatrième, un peu plus forte que les précédentes, Valberg vit un filet de sang apparaître sous le nez du gamin ; il était rétif, mais il ne tarderait pas à parler.

Rick sentit sa vue s’obscurcir. Les tempes lui battaient, et son visage lui cuisait horriblement. Il ne pouvait plus réfléchir ; il céda. « Oui, je savais que vous étiez là... » chuchota-t-il.

Valberg grogna : « Ah !... Et, d’après toi, qu’est-ce qu’on fait ici ?

– C’est... pour attaquer le fourgon de la Brink’s... qui va passer sur la route... demain matin...

– Tu es drôlement bien tuyauté, toi, dis donc. Comment as-tu appris tout cela ? »

Rick frissonna. Pas cela. Surtout ne pas parler de Basile ; Dieu sait ce qu’ils lui feraient. Il adapta la réalité : « J’étais dans la cabane, dans l’appentis qui est sur le côté, quand vous êtes venus ici, la première fois. »

Un silence tomba. Puis Valberg articula : « Tu étais dans la cabane quand nous sommes venus en repérage et tu as entendu tout ce qu’on se racontait ?

– Oui. »

Valberg fut contrarié. Il n’avait effectivement pas pensé à explorer le réduit. Lui qui faisait profession de ne rien laisser au hasard...

Cependant, quelque chose clochait encore. « Mais alors, pourquoi reviens-tu aujourd’hui ?

– D’après ce que vous avez raconté... j’étais pas tout à fait sûr de ce que vous vouliez faire : si vous pensiez attaquer le fourgon, ou au contraire le protéger, peut-être... »

Derrière Rick, la voix du gros homme intervint : « Mais, quand on est venus ici, c’était lundi dernier, n’est-ce pas ?

– Exact », fit Valberg.

« Et alors, » reprit Levasseur en contournant le gamin pour se planter devant lui, « t’étais pas à l’école, toi, un lundi ? Qu’est-ce que tu foutais en pleine journée au milieu des bois ? »

Rick déglutit. Obligé d'inventer des explications, il s'était de nouveau fourvoyé. « Je... C'est que... j'avais séché les cours... Je voulais trouver des cèpes... c'est la saison... »

Valberg fronça les sourcils. « Tu recommences à raconter n'importe quoi, toi. »

Rick, inquiet, le vit s'approcher. Sans qu'il l'eût anticipé, il reçut, dur comme un boulet, un crochet au plexus. Il se plia en deux en poussant un cri sourd, le souffle coupé. Le poing de l'homme était petit, mais tout de force concentrée.

Aussitôt Börnjstrand redressa le gamin et le tint cambré en arrière, pendant que son boss lui appliquait de nouveaux coups, dans le ventre, dans la poitrine. À chaque fois, il avait du mal à le retenir, les jambes du gosse se dérobaient sous lui, il devait le porter à demi.

Valberg s'interrompit. Il n'avait évidemment pas donné toute sa force, mais suffisamment pour sonner le garçon. Il attendit qu'il reprît ses esprits, puis il l'attrapa par les cheveux et lui releva le visage. « Tu n'étais pas là. Je suis certain que tu ne manques pas les cours, ce n'est pas dans ton genre. Ça se voit à ta tête de boy scout. » Il le lâcha.

Rick peinait à retrouver sa respiration. La douleur qui battait dans son abdomen et sa poitrine le faisait haleter.

« Alors : comment as-tu su ce qu'on venait faire ici ? » reprit Valberg.

Levasseur suggéra : « Peut-être que c'était pas lui, mais qu'y avait quelqu'un d'autre ?... Quelqu'un qu'il connaît ?... Et qui l'a mis au parfum ? »

Rick n'aimait pas cet homme trop perspicace : ses petits yeux enfouis sous les paupières le scrutaient vicieusement, et, avec les bourrelets de son menton qui débordaient du col roulé de son chandail, quelque chose de malsain, de pervers, émanait de lui.

« C'est ça ? » demanda Valberg.

« Mais non, je vous ai dit... c'est la vérité... » essaya-t-il de les convaincre.

Valberg s'impatienta. « Ça suffit comme ça. On perd son temps. » Il détailla le garçon de haut en bas, et son regard s'arrêta sur les jambes minces et nues qui apparaissaient sous le short en jean. « Assseyez-le sur une cantine. »

Rick fut entraîné dans le fond de la cabane, où se trouvaient installés deux lits de camp, et il fut assis au bout d'une malle métallique. Il vit le borgne revenir avec une matraque. Son cœur se serra : elle était longue de cinquante centimètres environ, en caoutchouc semi-souple, épaisse.

Valberg annonça : « Ou bien tu nous dis tout de suite qui t'a renseigné, ou bien je te promets que tu vas passer un mauvais quart d'heure. Alors ? » Il se passa la trique dans la main ; le gosse pâlit.

Rick s'affolait. Il ne pouvait pas dénoncer Basile, c'était certain ; désigner quelqu'un d'autre, ce n'était pas mieux. Aucune solution ne venait à son cerveau pris de panique. Tout ce qu'il put faire fut de supplier le bandit : « Je vous en prie... »

Cela décida Valberg. Il fit un signe. Börnjstrand se mit d'un côté du garçon, Levasseur de l'autre, et ils le basculèrent de force en arrière, dos contre la cantine. Ils l'y plaquèrent fermement, le retenant chacun par un bras et une jambe.

Valberg se planta devant le gosse. Ce petit morveux n'allait pas lui résister longtemps. Une bonne correction, et il se montrerait plus coopératif. C'était ce qui marchait le mieux, surtout avec les femmes ou les enfants. Il leva la matraque, et il frappa à la volée en travers des tibias.

Rick hurla comme un damné en se tortillant en vain sur la caisse. La douleur était infernale, elle se diffusait dans toute la longueur de sa jambe, la crampe lui remontait jusque dans les reins.

Valberg frappa de nouveau, puis, systématiquement, une troisième fois, une quatrième. Le gamin hurlait en se tordant en tous sens et la poigne des deux hommes n'était pas de trop pour le maintenir. Des marques rouges et profondes lui traversaient la peau.

Au cinquième coup, submergé par la douleur monstrueuse qui lui obscurcissait l'esprit, le visage baigné de larmes, Rick avoua la présence dans la cabane de son cousin, qui avait seize ans, qui depuis cette année n'allait plus à l'école, qui passait ses journées dans les bois à braconner, qui lui avait raconté comment il avait surpris la conversation de bandits qui préparaient l'attaque d'un fourgon de la Brink's. Incapable de supporter l'idée qu'on pût le frapper une nouvelle fois, il dit même son nom, et où on pouvait le trouver, là-haut, dans la combe, où son père l'avait mis à garder les chèvres.

Valberg donna ses ordres à Börnjstrand : « Tu prends le Range et tu vas me régler le compte du "cousin". Surtout, quand tu as fini, tu le planques bien : il ne faudrait pas qu'on le retrouve avant deux ou trois jours... »

Börnjstrand fronça les sourcils, mais il sortit sans rien dire.

Puis Valberg se tourna vers Levasseur, qui retenait toujours le garçon sur la cantine : « Et, pendant ce temps, nous on se débarrasse de ce petit fouinard. Je vais le faire au lacet, proprement – une balle, ça laisse du désordre ; faut nettoyer ensuite. Tiens-le. »

Rick sentit le sang se retirer de son corps...

Valberg détacha la lanière en cuir accrochée au manche de sa matraque. Une légère transpiration lui était venue au bas de la nuque : la

perspective d'étrangler ce gosse lui avait fait monter l'excitation d'un coup ; il sentit comme un voile s'étendre sur son cerveau... D'un geste vif, il lui passa le lacet sous la tête et lui entoura le cou.

Rick se débattit en criant : « Non ! arrêtez !... » Il tenta d'échapper au gros bonhomme qui le maintenait, mais celui-ci l'avait pris par les deux bras et le plaquait sur la malle avec une poigne contre laquelle il ne pouvait lutter.

Valberg ajusta la lanière au-dessus du col roulé, juste sous le menton du garçon qui secouait la tête en tous sens. Puis il serra. Quand le cuir commença de s'enfoncer dans la chair tendre du cou, il se mit à trembler légèrement, comme sous un shoot d'héroïne.

Levasseur hésita, puis il risqua : « Dites, patron... Vous croyez pas plutôt qu'il vaudrait mieux le garder, encore un moment ?... »

Valberg s'interrompit, contrarié.

« ... et même l'emmener ? Ça peut toujours servir, un otage. On sait jamais. Surtout un gamin : ça ramollit tout le monde, plus personne ne se pose de questions, on vous donne tout ce qu'on veut... »

Le cœur de Rick s'arrêta tandis qu'il attendait le verdict : on discutait de sa vie !

Valberg se redressa en réfléchissant. Il se piquait de prendre en compte toutes les idées, et celle de Levasseur n'était pas mauvaise. Il serait frustré de ne pas achever ce qu'il avait commencé, mais la bonne fin de l'opération primait... « Pourquoi pas ? » finit-il par concéder. « Tu as raison ; on ne sait jamais, il pourrait servir... O.K. On s'en débarrassera plus tard, quand on sera tranquilles... » À regret, il fit glisser la lanière hors du cou du garçon. « Bon, tu le ligotes – et tu lui bandes les yeux aussi : pas besoin qu'il suive ce qu'on fait. »

Le sang revint au cœur de Rick ; il faillit s'évanouir de soulagement. Il était passé à « ça » d'une mort atroce !

Levasseur masqua sa satisfaction. « Je vais le mettre dans l'appentis : comme ça, il verra rien du tout.

– Si tu préfères. Mais, je te préviens, attache-le solidement : mieux vaudrait pour toi que demain matin il n'ait pas disparu !

– Comptez sur moi ! » gloussa Levasseur en attrapant le garçon par le bras pour le redresser. « Viens par ici, toi. »

Rick eut du mal à se remettre sur ses jambes et à reprendre son équilibre. La douleur dans ses tibias résonnait encore dans tout son corps. L'homme l'entraîna fermement avec lui.

Levasseur poussa le garçon boitillant dans le réduit qui servait de remise aux chasseurs et où ils suspendaient leur gibier. Il avisa dans un coin plusieurs caisses abandonnées et, d'un coup de pied, il en poussa une au bas du gros poteau central qui soutenait le toit : « Assieds-toi là-dessus, mon joli ! »

Rick réfléchissait à toute vitesse en se demandant comment échapper à son sort, mais, dans ce cagibi sans issue, affaibli par la douleur qui lui coupait les jambes, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu tenter. Il obéit. L'homme lui attrapa les bras et les lui tira en arrière, autour du pilier.

Levasseur garrotta les poignets du garçon, en prenant soin d'enrouler la corde au-delà des manches du pull, pour mieux l'incruster dans la peau et éviter qu'elle ne glissât. Il fit plusieurs nœuds que le gosse ne risquerait pas de défaire seul. Il lui ligota ensuite les bras à la hauteur de la poitrine, en serrant solidement pour l'assujettir au poteau. Enfin, il s'agenouilla devant lui, et il lui attacha les chevilles, passant la corde au-dessus des chaussures, mais en dessous du bourrelet des chaussettes retournées, l'enfonçant fermement dans les mailles tendres ; il y ressentit une certaine délectation.

Il se releva et l'examina. Avec son visage anxieux, ses paupières timidement baissées, sa bouche étroite, qui paraissait encore si jeune, ce menton poli comme une pierre, qu'on aurait voulu enfermer dans la main, avec ses cheveux en vrac, dont une pointe descendait vertueusement recouvrir la tempe, il était craquant, adorable, tout à fait mignon ; surtout dans cette situation, les bras tirés en arrière, la tête contre le poteau, la corde en travers de la poitrine, qui creusait les bandes gris clair dessinées sur son pull. Les jambes en particulier étaient très excitantes, avec les pieds retenus côte à côte, les tibias barrés de marques rouges, les mollets griffés sans doute par des ronces qu'il avait dû traverser. Mais, par-dessus tout, entre les genoux disjointes, la face interne des cuisses, intacte, paraissait particulièrement tendre, délicate – comme dans une mousse de crème, il aurait voulu y enfoncer le doigt...

Mais il ne pouvait traîner plus longtemps. Il lui tapota la joue : « Voilà. Sois bien sage, mon petit canard. Et surtout ne bouge pas ! » Il ricana.

Rick tourna la tête de côté pour échapper à ces familiarités. À cet instant, l'homme en noir entra. Il fumait une cigarette nerveusement. Il l'examina, et son regard amputé était si effrayant qu'il dut baisser les yeux.

Valberg fit le tour du poteau en vérifiant comment le garçon était attaché. Il avait l'habitude de toujours tout contrôler lui-même, de ne rien laisser au hasard, et jusqu'à présent cela lui avait réussi. Mais il n'y avait rien à redire, Levasseur avait fait du travail soigné. « Bon. Je pense que comme cela il ne risque pas de s'évaporer. »

Levasseur gloussa de plaisir.

En voyant les hommes ressortir, Rick se sentit anéanti. Il avait livré Basile, et il craignait le pire pour lui-même. Son expédition se

transformait en catastrophe. Un peu honteusement, des larmes lui coulèrent des yeux. Il était définitivement indigne des héros de ses BD.



Malgré les crampes qui le torturaient, Rick venait à peine de s'assoupir, la tête renversée contre le poteau, quand il fut réveillé en sursaut. Il faisait nuit. Une lampe torche formait un halo qui l'éblouissait.

« Chut ! » entendit-il. « Pas de bruit... »

Il reconnut la silhouette du gros bonhomme. Son cœur battit à tout rompre. Est-ce que, comme cela se passait dans les histoires d'aventures, il allait être sauvé à la dernière minute ? Peut-être ce gangster l'avait-il pris en pitié ? À moins qu'il ne fût en réalité un policier qui avait infiltré la bande ?... Il n'osait croire encore à sa chance.

« T'arrives à dormir ? » chuchota Levasseur en apportant une autre caisse à côté du garçon. Il s'y assit, et il déposa sa lampe sur le sol, en la dirigeant de façon à créer une lumière diffuse. « Moi pas. Je peux pas fermer l'œil. C'est que demain, c'est le grand jour. Un fameux coup, qu'on va faire. Si ça marche, on va sérieusement se remplumer... »

Il examinait leur prisonnier. Il se sentait nerveux. Il avait eu, à deux reprises déjà, l'occasion de toucher à des petites filles, mais jamais jusqu'à présent à des jeunes garçons, qui pourtant l'attiraient bien plus encore ; mais c'était très difficile à trouver... Valberg, qui dormait dans le Range, ne se douterait de rien ; et Börnjstrand, sur le lit de camp à côté, était un vrai pote, il ne lui ferait pas d'ennuis. L'aubaine était unique.

Il posa la main sur le genou du garçon ; il le sentit tressaillir. L'articulation en était étroite, fragile. Il descendit doucement sur les tibias. « Il t'a pas fait trop mal, au moins ? Il est un peu raide, le chef, mais avec lui on est sûrs de réussir : ça marche à tous les coups... » Il lui tâta les chevilles, passant les doigts sur la corde qu'il feignit de vérifier. Puis, lentement, il remonta par l'intérieur, en lui caressant le mollet ; il était encore plus doux qu'il ne l'avait imaginé.

En sentant cette grosse main se promener sur ses jambes et les tripoter, Rick écarquilla les yeux. Que lui voulait cet homme ?!... Les doigts descendirent entre ses cuisses en les palpant, jusqu'à venir frôler le bord de son short... Il lui revint soudain les histoires que Basile

lui avait racontées, où des ouvriers de la ferme avaient tenté de lui faire « casse-noisettes », comme il disait, l'avaient entrepris dans un coin de la chèvrerie, lui avaient passé des mains dans le pantalon, et d'autres choses encore... Est-ce que ce gros bonhomme serait, lui aussi...

« C'est dommage que je puisse pas te détacher, mon petit loup, on aurait été plus à l'aise pour bavarder, tous les deux... Mais si jamais tu me filais entre les doigts... Valberg me tuerait ! »

Rick sentit la main se faufiler dans la jambe de son short, aller et venir un moment sur son aine, puis ressortir et monter sur sa braguette. On le palpait, on le tripotait de plus en plus nettement. Il frissonna. Bien que choqué par l'idée de se faire peloter par un pervers, il pensa aussitôt à exploiter l'intérêt que cet homme lui manifestait. Il murmura : « S'il vous plaît monsieur... détachez-moi... laissez-moi partir... Je dirai rien, à personne... »

Levasseur sourit, émoustillé par ce ton de supplication. Il lui caressa la joue : « Mais oui, c'est ça, je vais te détacher, je vais te laisser partir, tu vas rentrer chez toi, t'iras te coucher dans ton pieu, bien tranquillement, et surtout sans en parler à tes parents... »

Le ton de l'homme était si placide que Rick fut proche d'y croire. Il le sentit lui passer la main dans les cheveux, avec une sorte de tendresse libidineuse, puis le caresser derrière l'oreille, descendre dans son cou, lui enfoncer les doigts sous son col roulé. Il détestait cela, c'était écœurant, mais si ce devait être une porte de sortie... Il essaya encore : « Je vous en prie... C'est pas ma faute... Je suis arrivé par hasard... »

Levasseur se passa la langue sur les lèvres. Il se rendit compte que cette voix qui l'implorait le faisait terriblement bander. « Continue comme ça, mon petit lapin », murmura-t-il. « Supplie-moi encore : ça m'excite... » Il promena la main sur la poitrine du garçon, caressa les cordes enfoncées dans le pull, chiffonna le ventre, enragé d'être empêché par les liens de ne pouvoir le prendre mieux.

Rick comprit que ses efforts seraient vains, qu'il se heurtait à un mur, il n'avait aucune chance d'infléchir son geôlier, et, de nouveau, il sentit des larmes lui échapper. Malgré tout, il répéta : « Je vous en prie... Ne me laissez pas... Aidez-moi... »

Levasseur se pencha et prit le jeune garçon par le menton. Il lui essuya du pouce une larme sur la joue. « T'es trop joli, toi. Je t'adore ! » Et il l'embrassa sur la bouche.

Rick, dégoûté, sentit une chair épaisse, grasse, humide, se coller à ses lèvres. Une moustache hérissée lui piquait le nez, un menton mal rasé lui griffait le sien. Il fut obligé de desserrer la mâchoire, forcé par la grosse patte qui la lui écrasait. Il fut envahi par un morceau de viande, gonflée et gluante, et son écœurement fut à son comble.

Encouragé par la passivité de son jeune prisonnier qui ne pouvait se défendre, Levasseur lui fouilla longuement la bouche, voluptueusement, et il bandait de plus en plus dur. Il lui prit la nuque de la main gauche pour mieux le diriger, lui enfonçant les doigts dans les cheveux, et, tout en continuant de le sucer, de l'autre main il remonta le pull jusqu'à la corde, tira le tee-shirt hors du short, se faufila le long du ventre douillet, tiède, le parcourut jusqu'au flanc, revint, y retourna. La chair en était incroyablement fine, souple, tellement tendre ! Puis, avec impatience, il lui empoigna la braguette.

Rick eut un brusque sursaut en sentant qu'on lui écrasait le sexe, mais, pris sous la grosse figure collée contre la sienne, il ne put faire autrement que subir ce pelotage brutal. Les doigts ronds et épais se glissèrent sous le bord de son short, montèrent lui tripoter dans l'aine l'ourlet de son slip, et, tandis que la langue répugnante continuait de lui fouiller la bouche, ils se faufilèrent dessous. Soudain, ils lui manipulèrent le sexe – à nu ! Avec horreur, il sentit les phalanges boudinées se refermer sur lui, le presser, le serrer, l'étirer.

Levasseur s'écarta, irrité, le souffle court. Il grommela : « Va bien falloir pourtant que je me contente, moi ! Y a pas moyen, faut que j'te fabrique !... » Tout-à-coup, une idée lui vint. Il caressa du pouce les lèvres du garçon, humides de sa salive. « Je sais : tu vas me faire une turlute. Tu connais ?... Non, hein : je vais t'apprendre. »

Rick n'avait aucune idée de ce que cela signifiait, et il le redoutait d'autant plus. Mais quand il vit l'homme se dresser, déboutonner son pantalon, y enfoncer la main et se la sortir, il devina ce qui allait lui arriver. Par ses discussions avec Basile, il avait appris pas mal de choses sur la sexualité, sans toutefois jamais les pratiquer, et il fut horrifié à la perspective d'être soumis à un acte aussi sale. Le phallus était épais et dur, il paraissait noir dans la pénombre, plus gros que la matraque.

Levasseur s'avança et enjamba le garçon, un pied de chaque côté de la caisse où il était assis ; le jeune visage lui arrivait un peu plus bas que la ceinture. Il le prit par les cheveux et lui renversa la tête en arrière. « Allez, donne-moi ta jolie petite bouche, mon poulet ! »

Rick, épouvanté, bloqué par cette main crispée sur sa tête, vit approcher le gros boudin rond, brun-rouge, béant, brillant, barbouillé d'un jus filant.

« T'es trop mignon », grogna-t-il encore, et il posa son gland sur les lèvres délicates. Il se caressa lentement dessus, allant d'une commissure à l'autre, les écartant à peine, les badigeonnant de sa glaire qui les faisait luire, jouissant de la grimace écœurée qu'il provoquait. Des éclats électriques lui remontaient dans le bas-ventre tant la sensation était bonne, et il avait beaucoup de mal à se retenir, à ne pas s'enfoncer aussitôt. Mais en même temps il voulait profiter au maximum de ces circonstances exceptionnelles.

Rick, envahi par une odeur affreusement acide, le cœur au bord des lèvres, épouvanté par ce qu'il redoutait, serrait la bouche désespérément.

« Allez, mon petit chou, ouvre le bec, maintenant. Ça suffit de faire des manières. Viens téter ta nourrice. Tu vas l'avoir, de toute façon. » Levasseur accentua sa poussée, mais le garçon le repoussait de toutes ses forces. Alors il lui lâcha les cheveux, et il l'attrapa à la gorge. Il la serra en enfonçant avec délectation ses doigts durcis dans les chairs tendres du cou. Aussitôt le gosse fut obligé d'ouvrir la bouche, asphyxié, et il s'engagea dans la brèche. Il s'appuya contre le palais rond et chaud, et il le parcourut d'un bord à l'autre, il passa et repassa sur la langue qui se convulsait en essayant en vain de se dérober, il se faufilait dessous en la retournant, jouissant comme un fou à l'idée de pénétrer cette bouche enfantine. Puis il se logea tout au fond, savourant les rejets que le petit lui opposait et qui ne faisaient qu'accentuer son excitation.

Rick, horrifié, était secoué par les haut-le-cœur, son ventre se soulevait, et les larmes lui giclaient des paupières chaque fois que le membre cognait dans sa gorge. Il crut qu'il allait mourir étouffé sous ce pilon qui plongeait impitoyablement en lui.

Au comble du ravissement, Levasseur allait et venait lentement dans la bouche du garçon, il s'y promenait, il l'explorait en s'enfonçant dans les joues de gauche et de droite. Il l'avait repris par les cheveux, et il contrôlait chacun de ses mouvements pour retenir une jouissance qu'il voulait retarder le plus longtemps possible, ralentissant son rythme, marquant des pauses prolongées avant de se renfoncer.

Quand la sensation devint trop forte, il s'écarta. Il fallait qu'il trouvât d'autres moyens de jouir de sa victime. Manipulant toujours le gosse par les cheveux, il lui tourna la tête, et il vint frotter son gland exacerbé dans le creux de l'oreille, fine et ciselée comme un coquillage. Mais c'était tellement frustrant de ne pouvoir la pénétrer réellement ! Il lui tordit la tête davantage et lui enfonça son membre dans le cou, sous le col roulé, où il le fit coulisser un moment. La sensation était étrange, à l'extrême douceur de la peau se mêlait l'irritation de la laine, ce qui produisait au total une sensation troublante ; en fait, c'était surtout l'idée de cette pénétration incongrue, dans un endroit intime, qui le grisait. Puis il le passa dans la chevelure du gosse, et bien qu'elle ne fût pas très longue, il eut un plaisir intense à sentir son gland se couler dans ce jeune foin d'artichaut, souple et soyeux.

Cependant, exacerbé par ces tentatives qui ne pouvaient aboutir, il revint bientôt à la bouche du garçon. D'une poussée, il lui écarta impatiemment les lèvres, et il se renfourna là où les sensations restaient les plus sublimes. Il sonda de nouveau cette gorge pendant un long

moment, et de la posséder sans frein il tirait des éblouissements extraordinaires.

Enfin, Rick put reprendre sa respiration, l'homme s'était retiré. Il haletait en cherchant à reprendre le contrôle de son souffle, mais il s'inquiéta de nouveau en le voyant sortir de la poche latérale de son pantalon un couteau de chasse. Il lui tira la tête de côté et en appuya la pointe sous le menton. Rick poussa un cri : « Non ! Je vous... »

Levasseur lui plaqua aussitôt la main sur la bouche. « Ta gueule, petit con ! Va pas réveiller les autres, maintenant ! »

Bâillonné par la grosse main qui lui écrasait la bouche, Rick sentait la lame lui piquer la gorge. Son cœur s'affola.

« Tu m'excites trop, toi... Je vais te détacher. Mais j'te préviens : si tu tentes n'importe quoi, je t'enfonce ça dans le cou ! Je te saigne comme un porcelet ! T'as compris ?... » Le garçon le regardait avec des yeux écarquillés par la peur. « Cligne des paupières pour dire "oui". »

Rick sentit un faible espoir lui revenir : il allait être détaché... on verrait bien après. Il cligna des yeux. L'homme fit lentement passer le plat de la lame d'un bord à l'autre de son cou, sous son menton.

« N'oublie pas... pas un mot, hein ? »

Levasseur attendit que le garçon acquiesçât muettement de nouveau, puis il lui retira la main de la bouche. Il passa derrière le poteau. Il mit un genou au sol et s'escrima sur les nœuds qui retenaient les poignets. L'impatience le rendait malhabile ; l'idée de ce qu'il allait faire le faisait trembler d'excitation. Il avait d'abord voulu les trancher, mais ensuite il avait pensé qu'au moment de le rattacher il aurait besoin d'aller chercher une corde neuve, au risque de réveiller les autres.

Bientôt Rick put séparer ses poignets, et il sentit les liens qui lui comprimaient les bras se relâcher à leur tour. Il put enfin ramener ses mains endolories, massant les sillons que la corde avait profondément imprimés dans sa peau. Mais il eut un serrement au cœur en voyant se rasseoir à côté de lui le bonhomme qui ne semblait pas envisager de lui libérer les pieds : cela lui enlevait toute chance de pouvoir bondir et s'enfuir, en comptant sur la surprise comme il l'avait imaginé.

Levasseur se remit à caresser le torse du garçon, lui descendit sur le ventre, se faufila de nouveau sous le pull et le tee-shirt, et cette fois il put les lui remonter sur la poitrine. Il lui toucha les tétins, les serra nerveusement, suffisamment pour le faire sursauter. Puis il redescendit sur l'abdomen, agité de tressaillements inquiets, glissant d'un bord à l'autre, s'emparant de cette chair tendre avec avidité. Il revint sur la braguette, attrapa le petit paquet dans le short, et le malaxa vivement. Enfin il remonta sur le ventre, s'impatientait contre le pull qui était retombé, et il le repoussa de nouveau. « Allez, enlève-moi tout ça ! »

Rick docilement tendit les bras en l'air tandis qu'on lui retirait ensemble son pull et son tee-shirt. Peut-être qu'en se montrant conciliant il pourrait mettre l'homme suffisamment en confiance pour qu'il finît de le libérer ?

Levasseur caressa fébrilement le torse nu et tiède, passa des mains sur les épaules étroites, sur le plexus palpitant, le long des flancs minces à en paraître transparents dans la lumière diffuse qui les baignait. Il y avait longtemps qu'il n'avait été à pareille fête ! Il embrassa de nouveau le garçon à pleine bouche, en le serrant passionnément dans ses bras...

Rick se laissait faire, écoeuré par ces lèvres épaisses, qui sentaient mauvais, par ces grosses mains lubriques qui le pelotaient, qui se faufileaient odieusement partout sur lui, jusque sous les bras, lui griffant les aisselles, revenant sans cesse sur sa poitrine, lui faisant horriblement mal avec ces ongles dont il lui pinçait les bouts de seins. Cependant, tout son esprit restait aux aguets, à la recherche de la moindre faille, repérant les planches disjointes de la cloison, et il tirait discrètement sur les liens de ses chevilles pour tester s'ils tenaient toujours aussi bien.

Mais l'impatience taraudait Levasseur. Il s'écarta. « Tiens, mets-toi par terre, on sera mieux... » murmura-t-il.

Il fit glisser le garçon en bas de la caisse et l'allongea sur le dos. Il s'assit à califourchon sur ses cuisses. Il attrapa la ceinture de toile, la tira en se délectant déjà de ce qui l'attendait, déboutonna avec fébrilité la braguette, et l'ouvrit d'un geste sec. Dans la pénombre, le triangle blanc apparut comme une merveilleuse promesse. Il posa les mains dessus en l'enveloppant, et il y crispa les doigts, comme un chat qui fait sa pâte, jouissant profondément de ces petits organes qu'il sentait fuir dans la douceur du coton, de ce ventre et cette poitrine nus qui se contractaient sous ses attaques, des sursauts du corps juvénile qui s'étendait devant lui, à sa merci.

Pour échapper aux regards concupiscents de l'homme, Rick avait détourné la tête. Il examinait les cloisons, et cela lui permettait aussi de ressentir moins vivement les manipulations abjectes qu'on lui infligeait. Il repéra une planche en mauvais état, à demi détachée, qui aurait peut-être pu lui livrer passage...

Levasseur se redressa sur les genoux. « Allez, sois gentil, tu vas me montrer ton petit cul maintenant... »

Il retourna le garçon entre ses jambes. Le dos était magnifique aussi, avec l'ondulation de la courbe des épaules, la nuque où tombait le dégradé des courtes mèches de cheveux, la fine ligne de la colonne vertébrale qui passait entre les omoplates, dessinées en relief, et s'achevait dans le creux des reins. Il se mordit la lèvre et, de ses mains qui tremblaient, il rabattit le short. Il s'empara du petit derrière au tra-

vers du caleçon, il le serra, le cajola, le chiffonna, l'écarta, puis il empoigna les hanches nues, les roulant dans ses paumes comme s'il avait voulu les pénétrer aussi, mais toujours il revenait sur l'objet de sa fascination : il adorait ces culs étroits, auxquels il n'avait pourtant jamais pu toucher ! Il glissa les mains par les jambes du slip, les remonta sur les délicieuses petites fesses, observant les renflements montueux qu'elles provoquaient. Il enfonça les pouces dans la raie, crispa les autres doigts comme deux serres dans la chair tendre, la tordit, l'écarta – il aurait voulu la déchirer.

Rick sentit son slip lui descendre le long des cuisses, emporté par des mains nerveuses, puis l'homme le reprendre et recommencer de lui pétrir le derrière brutalement, cette fois à nu. Mais, à tout prendre, cela lui était moins pénible que l'intrusion dans sa bouche dont il avait pâti ; ce qu'on lui faisait subir maintenant, en étant plus loin de son visage, était aussi en quelque sorte plus loin de lui, de son intimité. Il profita de cette position pour examiner l'autre cloison ; mais celle-ci semblait mieux assemblée.

Levasseur manipulait le petit derrière de plus en plus avidement, emporté par son prurit. Son désir de le posséder devenait insoutenable. Malgré la crainte que Valberg ne le surprît, il se décida à risquer le tout pour le tout. « Allez, mon chéri, je vais te baiser. Tu vas voir comme c'est bon ! Je vais te faire grimper au paradis ! » Il se coucha sur le gosse, lui passa la main gauche sous la poitrine pour l'enlacer, et, saisissant son membre de la droite, il s'avança en se poussant entre les fesses qu'il convoitait si fort.

Mais il comprit que, avec les pieds attachés, il ne pourrait écarter librement les jambes du garçon, et cela l'empêcherait d'en profiter pleinement. Il se redressa une fois de plus, ressortit son couteau, et, pressé par une démangeaison plus forte que sa raison, il trancha la corde qui retenait les chevilles. Il retira nerveusement le short et le slip qui entravaient encore les pieds, et il revint sur son jouet, entièrement à sa disposition, enfin.

Rick sentit l'homme lui écarter les cuisses et il ne se défendit pas. Son cœur battait d'un fol espoir : non seulement on venait de couper le dernier de ses liens, mais en plus on lui avait laissé ses chaussures, ce qui pourrait être un avantage décisif au cas où il parviendrait à s'enfuir !

Levasseur plaça son sexe dans la fine raie, et il força. Son organe néanmoins était si gros d'excitation, et le petit conduit, si resserré de peur, que rien ne se passa. Exaspéré, il attrapa alors le garçon à bras-le-corps, le souleva, et il lui replia les jambes sous le ventre, pour le mettre dans la position d'une grenouille. Puis, lui prenant chaque fesse dans une main, il les écarta tant qu'il put, lui cracha dans la raie, y mit les doigts. Après plusieurs efforts plutôt brutaux, il parvint à ouvrir

l'orifice, et il y enfonça brusquement le majeur. Mais le gamin forcé se redressa en poussant un gémissement. Aussitôt, il attrapa le slip resté par terre, il le lui fourra comme il put dans la bouche, et il acheva de le bâillonner en lui plaquant la main sur le visage. Puis il le parcourut dans le cul, d'un mouvement lent et appuyé. Il frissonna de bonheur : il doigtait un garçon !

À demi étouffé, la figure écrasée par la grosse patte qui le couvrait, Rick sentit le doigt lui ressortir d'entre ses fesses, revenir, rechercher son petit passage. Il en fut de nouveau brutalement perforé. Il grogna de douleur.

Levasseur ajouta l'annulaire au majeur, et il les fit voluptueusement coulisser d'avant en arrière dans le délicieux conduit. Et il jouissait de chaque instant, de chaque réflexe qui resserrait le sphincter sur ses phalanges, des replis chauds et mous qu'il découvrait, et même d'une pointe dure qu'il devinait, pas loin...

Enfin, il n'y tint plus. Il retira ses doigts, se prit le membre sur lequel il laissa couler un bon paquet de salive, et il se replaça. D'abord le petit anus lui résista, il donna alors toute la force de ses reins, les chairs tendres se déformèrent, se distendirent, et soudain elles cédèrent. D'un coup, il se retrouva logé ! Mais il dut s'étendre de tout son poids pour maîtriser le garçon qui, fou de douleur, se débattait en tous sens.

Rick était persuadé qu'il avait été déchiré, qu'il était ouvert, à vif. L'énorme chose qui était en lui ne pouvait être entrée autrement ! L'écartèlement était monstrueux, épouvantable ; la brûlure, insupportable.

Levasseur resta un moment immobile, le souffle coupé, ressentant comment le petit sphincter lui étranglait le membre, incrusté dans la couronne juste après le gland, comment ses pulsations lui transmettaient des sensations d'une intensité hallucinante. Il l'avait ! Il avait défloré le cul d'un jeune garçon ! Son cœur battait à tout rompre. Puis, lentement, il commença de s'enfoncer dans le derrière, progressivement, repoussant l'étron qui l'obstruait, jusqu'à ce que son pubis vînt buter contre les délicieuses petites fesses. La première fois qu'il enculait un garçon ! Il voulait en jouir au maximum – il ne savait quand une telle chance se représenterait !

Quand le gamin se calma un peu, il se recula sans se presser, puis se renfonça graduellement. Le plaisir avait une intensité quasi insupportable ; il se mordait la lèvre pour ne pas crier, pour ne pas jouir instantanément. Sa main gauche, toujours crispée sur la bouche du gosse, était mouillée de ses larmes ; il lui glissa la droite sous le ventre et, pour enjoliver encore son accouplement, il joua avec les petits organes répandus.

Rick, plié en deux, écrasé sous l'homme, à demi étouffé par le bâillon, sursauta en sentant les doigts épais se refermer sur son pénis

et le faire tourner comme on roule une cigarette ; puis ils allèrent lui presser les testicules à la manière dont on manipule de la pâte à modeler. Mais il n'y faisait presque pas attention, pris par la torture sans fin où alternait le soulagement de l'organe qui se retirait, aussitôt suivi par l'exaspération de son retour. Il pensa qu'il ressentait ce que vivaient les filles quand on les violait. Le monstre reculait, il sortait tout à fait, mais c'était pour mieux le reprendre, mieux lui défoncer l'anus, replonger en lui, jusqu'au bout, impitoyablement, variant ses attaques, s'enfonçant sous un angle puis un autre. La douleur à ces moments-là était telle qu'il se débattait en tous sens, se redressant désespérément, mais chaque fois le poids de l'homme le contenait, l'écrasait, le repliait.

Cependant, Levasseur ne resta pas éternellement maître de lui. Bientôt il fut entraîné, malgré son souhait de durer, et ses mouvements s'accéléchèrent, il se mit à bourrer le petit derrière de plus en plus vivement... Soudain, il se cambra, s'immobilisa, emporté par une crise comme il en avait rarement connu, et son sperme explosa, tout au fond. Bouche bée, dans un cri muet, il jouissait tout autant de la sensation physique de son sexe comprimé dans le petit conduit, que de l'idée de posséder ce jeune garçon qu'il avait convoité si fort.

Rick, secoué par des spasmes effrayants, bousculé par des vagues qui se succédaient, se cramponna comme il put pour soutenir cet assaut infernal. Puis, enfin, le pachyderme se détendit, la tempête s'apaisa, le calme revint.

Levasseur, à demi assommé par le plaisir, pensa qu'il devait tout de suite rattacher le gosse, – puis il se dit que, tant qu'il le sentait sous lui, il n'y avait rien à craindre, qu'il pouvait profiter quelques instants encore de la jouissance qui s'éteignait en s'écoulant délicieusement dans tous ses membres, – mais qu'il fallait le faire avant de s'endormir, – enfin qu'il avait une minute tout de même...

Au bout d'un long moment, Rick se convainquit que l'homme dormait. Il entreprit alors une lente reptation, centimètre par centimètre, afin de se dégager de sous le corps avachi. Retenant son souffle, il avança d'abord le buste, puis les reins, dont sortit le membre flasque qui l'avait perforé. Il souleva prudemment le bras de l'homme, l'écarta, et le reposa avec des précautions infinies. C'était comme jouer au Mikado, sauf qu'ici sa vie dépendait de son adresse. À plusieurs reprises, il crut que le monstre allait se réveiller. Mais finalement, le cœur battant, il parvint à se dégager entièrement de sous le corps, et il se redressa en le laissant étendu, profondément endormi.

Il se remit en tremblant sur ses jambes. La lampe restée à terre éclairait encore le champ de bataille. Il hésita un bref instant, puis décida de prendre les quelques secondes nécessaires pour passer son short : il ne savait ce qui l'attendait ensuite, et de devoir courir les

fesses à l'air serait un handicap. Il le renfila fébrilement, le boutonna en pestant contre ses mains que l'angoisse rendait malhabiles ; il attachait aussi sa ceinture de crainte que la bouche ne cliquetât. Il avait tellement peur qu'un de ses gestes ne réveillât l'homme, qu'il renonça au pull pour ne pas prendre davantage de risques.

Il s'approcha de la cloison extérieure, là où il avait remarqué une planche mal en point. Le plus doucement qu'il put, il tira dessus. Elle avait pourri par le bas, elle ne tenait plus que par un clou en haut, et, centimètre par centimètre, il l'écarta en la faisant pivoter. Il se figea lorsqu'elle grinça. Il écouta : rien ne bougeait ; les autres devaient dormir aussi. Il reprit son entreprise encore plus prudemment, et il parvint enfin à dégager un espace suffisant. Avec mille précautions, il passa d'abord une jambe par l'étroite ouverture, puis, se mettant de profil, se faisant plat comme une limande, il se faufila tout doucement. Il se redressa de l'autre côté, ramena la seconde jambe, et il contrôlait chaque geste, pour ne pas tout gâcher au dernier moment par une précipitation imbécile qui lui aurait fait faire un faux mouvement. Et... il fut dehors !

Il regarda autour de lui pour s'orienter. Il écarquillait les yeux en tentant de trouver les ténèbres, mais il n'y avait malheureusement pas de lune. La cabane était derrière lui, avec son entrée de l'autre côté, là où se trouvait la voiture ; devant lui, les troncs sombres barraient l'obscurité du sous-bois, si dense qu'elle paraissait impénétrable. Il allait faire le premier pas quand, soudain, l'odeur fine et piquante d'une cigarette l'alerta. Il retint son souffle ; il chercha désespérément à deviner qui était là. Quelqu'un sans doute ne dormait pas et sa fumée passait au travers des planches disjointes ? Si l'un des hommes était éveillé, il avait encore moins le droit au plus léger son.

Il n'avait pas le choix ; il avança. Heureusement, le sol était couvert d'herbe et ses chaussures n'y faisaient aucun bruit. Mais, trois mètres plus loin, il dut s'arrêter : le fourré bien trop épais pour qu'il pût le franchir silencieusement.

Il n'y avait pas d'issue de ce côté. Il fallait qu'il retrouvât le chemin par lequel il était arrivé. À pas lents, prudemment, il prit par la gauche et longea la lisière du bois pour contourner la cabane. Mais sa progression fut de nouveau barrée, cette fois par un amoncellement de branchages qu'on avait rejetés là. Il se convainquit rapidement qu'il ne pourrait le traverser sans faire du raffut.

La veille en arrivant, il avait remarqué que du sommet de la colline on découvrait la campagne et la route en contre-bas. Peut-être le terrain était-il plus dégagé de ce côté ? Il fit demi-tour, et il repartit en arrière. Il n'avait pas fait quatre pas qu'il marcha sur une branche morte. Dans le silence de la nuit, son craquement lui parut faire un bruit énorme. Il se figea. Retenant son souffle, il tendit l'oreille en

quête du moindre mouvement provenant de la cabane. Le fumeur avait-il pu s'en inquiéter ?

Quand il fut assuré que rien ne bougeait, il reprit sa progression. En tournant le coin, il découvrit la Range immobile dont les vitres renvoyaient l'obscur lueur qui tombait des étoiles. À gauche, il devenait effectivement une ouverture dans le bois qui devait plonger vers la route ; mais il ne savait pas s'il y trouverait un passage praticable. Tandis qu'à droite, en contournant la cabane, il était certain de retrouver le chemin.

Il fit encore quelques pas, sur la pointe des pieds, et il jeta un coup d'œil vers l'entrée : l'avant-toit la gardait dans une ombre complète, menaçante, mais totalement silencieuse, où aucun mouvement ne transparissait ; l'odeur de cigarette avait disparu ; et il ne voyait pas non plus la moindre lumière filtrer. Il se lança ; il avança. Le sol sablonneux avait été damé par les voitures des chasseurs, et il marcha avec plus de confiance, mais toujours aussi prudemment, attentif à ne produire aucun bruit... Il distingua enfin l'entrée du chemin. Il commença de se sentir soulagé, de se détendre un peu.

Soudain, il sursauta de frayeur !... Puis il se traita d'imbécile : ce n'était qu'une chouette qui avait choisi ce moment pour hululer. Mais son cœur était reparti à battre follement, et une sueur lui était venue aux aisselles... Tout d'un coup, comme une hallucination, il devina une présence derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner : une poigne d'acier s'abattit sur sa nuque ! Il se débattit en se cambrant ; mais rien n'y fit : il était ferré.

« Alors ? On se fait une petite promenade de santé ? »

C'était la voix de l'homme au blouson, celui qui l'avait surpris dans les bois. Tout le sang de Rick reflua, un froid glacial l'envahit. Il était perdu.

« Tu serais pas en train de jouer les filles de l'air, on dirait ?... » Börnjstrand ricana. « Je t'ai vu arriver, bien tranquillement, et traverser tout le long, en me passant juste devant le nez... J'en croyais pas mes yeux ! Comment t'as réussi à te libérer ? » Il examinait le garçon. « Et pourquoi t'es à moitié à poil ?... Est-ce que par hasard le gros porc aurait tiré sa crampe avec toi ? Et après, il t'aurait dit de rentrer à la maison ?... » Il ricana de nouveau : « Ça m'étonnerait. C'est pas son genre. Pas possible, il a dû avoir une absence !... Allez, viens par ici, petit con : retour à la case départ. »

Rick s'abandonna. Il se laissa entraîner, la nuque pincée dans la poigne de l'homme, les jambes coupées par cette épouvantable déconvenue. Il ne pensait plus à rien, il avançait machinalement, un pied devant l'autre.

Il traversèrent la pièce et entrèrent dans l'appentis, où la lampe torche était encore allumée. Börnjstrand réveilla Levasseur d'un coup

de pied dans le mollet. « Eh, vieux, je crois que t'as perdu quelque chose », marmonna-t-il.

Levasseur se redressa d'un coup, éberlué. Il se releva, et il ne lui fallut qu'une seconde pour comprendre la situation. « Putain ! le petit sagouin !... » Il referma rapidement son pantalon. « Merci, mec... À charge de revanche. » Il reprit le garçon par le bras.

« Pas de problème », ricana Börnjstrand. « Mais la prochaine fois, évite de laisser traîner tes joujoux ! Valberg aurait pas aimé ça... Heureusement que j'arrivais pas à dormir ! » ajouta-t-il en ressortant.

Levasseur furieux secoua le garçon par le bras. « Et toi, petite peste, je vais t'apprendre à me jouer des tours ! Tu vas voir de quel bois je me chauffe ! » Il le poussa brutalement, face contre le gros poteau central. « Tu vas regretter d'avoir voulu faire le malin ! » Il reprit un morceau de corde, lui tira les bras pour qu'il enlaçât le pilier, et il lui attacha les poignets en serrant fermement. Il ramassa le slip et le tee-shirt restés par terre, lui renfonça le premier dans la bouche autant qu'il put, et se servit du second pour le bâillonner par-dessus.

Puis il s'écarta d'un pas, tout en défaisant son ceinturon. « Tu vas déguster, mon chéri, j'aime mieux te prévenir. Je vais te mettre à la peine ! On se moque pas de moi impunément. » Dans la lumière de la torche au sol, le corps du gamin était magnifique. Les omoplates escamotées par les bras tirés en avant, son dos paraissait particulièrement lisse, uni, seulement traversé par le fin sillon qui descendait de la nuque jusqu'au creux des reins.

Il allait lever le bras, mais il s'interrompit. Il retourna au garçon et, lui glissant les mains le long du ventre, il défit sa ceinture, il le déboutonna. « Pas de raison que ton joli cul n'ait pas son compte ! » En voyant sortir du short le petit derrière tout nu, sans slip, il fut repris d'un frisson crapuleux. Il recula. La ligne du corps maintenant ininterrompue était modulée par la saillie des fesses, se prolongeait dans les cuisses minces, et se terminait dans le tas misérable du short avachi sur les chevilles. Il en fut excité à neuf ; il se rendit compte que, déjà, il bandait ferme.

Il leva le bras. Il lança la lanière de cuir qui claqua en travers du dos. Le garçon se trémoussa comme un lézard qu'on épingle contre un mur. Son grognement n'avait été qu'à demi étouffé par le bâillon, mais si Börnjstrand à côté l'avait certainement perçu, Valberg dans la Range n'avait rien pu entendre. Il se défoula en fouettant sa victime longuement, dans les reins, sur les fesses, au milieu des cuisses...

Rick pleurait, et ses larmes coulaient sur ses joues, aussitôt bues par le tee-shirt qui le bâillonnait. À chaque claquement, la douleur était foudroyante. Il se cramponnait au pilier comme s'il allait en tirer un soutien, mais rien n'empêchait le cuir qui le mordait de produire une brûlure épouvantable, qui le tétanisait, qui le transperçait jusqu'au

tréfonds de sa chair. Il avait l'impression que son dernier jour était arrivé, qu'il allait mourir là, de cette souffrance incroyable, insupportable.

Levasseur s'interrompit pour observer les barres sombres qui s'étendaient en travers de la peau claire. Il ressentait la double satisfaction de se venger d'avoir été berné et de torturer à loisir un gamin si bandant. Une bonne raclée, voilà ce qu'il lui fallait ; il y réfléchirait à deux fois, désormais, avant de tenter de lui filer entre les pattes ! Il se passa la langue sur les lèvres, et il frappa encore ; plusieurs fois ; méthodiquement, en ménageant un temps entre chaque coup pour mieux en jouir ; pour que le gamin aussi en profitât bien !

Enfin, la démangeaison qui grossissait en lui fut de nouveau trop forte. Il lâcha son ceinturon, et, tout en s'approchant, il se déboutonna. « Tiens ! j'veis t'en remettre un coup, y a pas de raison ! » Il attrapa une jambe du garçon et la dégagea du short pour pouvoir l'écarter, puis, fléchissant sur ses genoux, il présenta son membre gonflé entre les petites fesses. Il dut batailler pour retrouver le minuscule orifice et s'y engager, mais ensuite, quand il fut placé, il donna un bon coup de rein, et il le perfora. Il le saisit à bras-le-corps pour le sentir entre ses mains se tortiller comme un ver contre le poteau, et il se mit à le ramoner vigoureusement. Il le soulevait à demi du sol chaque fois qu'il s'enfonçait en lui, puis il se retirait en le laissant retomber, avant de le reprendre plus brutalement encore ; le garçon montait et redescendait comme un ludion, son corps paraissait se désarticuler.

Quand il jouit, plus douloureusement que la première fois, les larmes lui vinrent aux yeux comme à un petit enfant, et il ne put retenir des couinements de chiot plaintif.



Rick n'en pouvait plus. Bâillonné et étroitement et ligoté, recroquevillé dans une malle métallique, il ne pouvait respirer que grâce à un trou percé à côté de son visage. On l'avait laissé croupir là-dedans, il ne savait combien de temps, puis il avait été ballotté, transporté, sans doute dans une voiture. La claustrophobie, et la peur qu'on ne l'oubliât, l'étouffaient. Il se sentait nauséux, il avait faim et surtout très soif. Son short lui collait à l'entrejambe car, après s'être retenu le

plus longtemps possible, il avait été obligé de s'abandonner, il avait dû se soulager.

Enfin, il entendit des pas. Une clé tourna, le couvercle s'ouvrit en grinçant. Il cligna des yeux, ébloui par la lumière.

« Alors, t'as fait bon voyage, mon petit canard ? » Levasseur observait, goguenard, le garçon replié au fond de la cantine. Il l'attrapa par le bras, le tira de là, le déposa par terre. Il remarqua la large tache qui s'étalait devant sa culotte. « Tu t'es pissé dessus ?... C'est plus de ton âge, ça ! » Il ricana. Il était vraiment très content ; il allait avoir pendant plusieurs jours le gamin à sa disposition ; tout s'arrangeait au mieux.

Rick regardait autour de lui pendant que l'homme dénouait le tee-shirt qui avait servi à le bâillonner et dégageait le slip de sa bouche. Il découvrit qu'il était dans une petite pièce aux murs cimentés, sans doute une cave car elle n'avait pas de fenêtre.

« Bienvenue chez nous, mon gars !... Tu vas y faire un petit séjour de santé... » Il eut un rire guilleret.

Rick sentit que l'homme tranchait la corde qui enserrait ses bras, puis les liens de ses mains et de ses pieds. Il se déplia et, assis par terre, il frotta ses membres ankylosés. « Où suis-je ? » murmura-t-il.

Levasseur le regardait, debout à côté de lui. « Ça, mon p'tit gars, c'est pas nécessaire que tu le saches. Mais t'inquiète pas, ici on est tout à fait tranquilles ! Personne pour nous déranger... Et notre coup, il a super-bien marché. Mais le boss, comme il avait plus besoin de toi, il a voulu de nouveau te liquider. Moi, entre-temps, je me suis renseigné : apparemment, tes parents sont pas très friqués, par contre t'as un parrain et, lui, il est plein aux as. Donc j'ai suggéré plutôt qu'on t'échange contre un bon petit paquet, si tu vois ce que je veux dire. »

Rick stupéfait comprit que son statut d'otage avait changé et qu'on voulait maintenant obtenir de lui une rançon. Son parrain, un notaire, était effectivement très riche, cependant il ne le voyait que bien rarement, depuis son baptême seulement une fois pour sa première communion, et il n'était pas du tout certain qu'il fût prêt à vider son compte en banque pour lui.

« Allez, lève-toi. »

Il se mit péniblement sur ses pieds en regardant autour de lui. La pièce faisait environ trois mètres sur trois, elle était fermée par une porte ordinaire, éclairée par une ampoule au plafond, et des traces sur le sol et les murs donnaient l'impression qu'elle avait été vidée récemment ; toutefois, à voir la saleté et les toiles d'araignées, elle n'avait pas été nettoyée de longtemps. D'un côté se trouvaient une chaise paillée et une table en bois blanc, où était posée une bouteille remplie d'eau, et de l'autre on avait installé un lit de camp, semblable à ceux qu'il avait vus dans la cabane, avec un oreiller et une simple

couverture à carreaux, pliée ; il devina, poussé dessous, un seau en fer-blanc. Il frissonna : tout le fournement d'un véritable prisonnier...

« Bon, tu vas pas rester dans ton jus : donne-moi ton short, je vais te le laver. »

Rick hésita, mais il ne pouvait rien faire d'autre qu'obéir. Il tourna le dos à l'homme, défit sa ceinture, et se déboutonna rapidement.

Levasseur fut émoustillé en voyant le short descendre le long des jambes, et les fesses nues se dévoiler directement, surtout quand le garçon se pencha pour retirer de ses pieds, l'un après l'autre, sa culotte souillée. Il eut de nouveau très envie de lui, de ces cuisses longues et minces, de ce derrière fendu, de la petite étoile qu'il devinait au fond...

Il lui prit le vêtement des mains. « Bon, en fait, tant qu'à lancer une machine, passe-moi toutes tes fringues. » Il ramassa le tee-shirt et le slip restés par terre.

Rick se résolut à retirer son pull, et il le tendit à l'homme.

Levasseur lorgna le jeune sexe qui se nichait entre les cuisses. Il était conique, tout apétissé, posé sur la jolie boule, bien ramassée. « Donne-moi tes chaussettes, aussi. » Il tourna autour du garçon pour l'observer par-derrière tandis que, de nouveau, il se courbait en deux pour délayer ses chaussures.

Levasseur récupéra les chaussettes, puis il ajouta : « T'as qu'à te mettre sous la couvrante, en attendant. »

Rick ne se le fit pas dire deux fois. Tout nu, il s'étendit sur le lit de camp et, se tournant vers le mur, il s'enroula étroitement dans la couverture pour échapper aux regards de l'homme.

Les vêtements en boule encore sous un bras, Levasseur observa les formes bosselées de la silhouette allongée, et il ne parvint pas à s'en aller tout de suite ; il s'assit sur le bord de la couchette. Il caressa doucement la tête qui dépassait. « Je vais te laver ça. Et je vais te rapporter quelque chose à bouffer. Tu dois avoir la dalle, non ? »

Le garçon ne répondait pas. Levasseur tira un peu la couverture en arrière pour lui découvrir l'épaule. Elle était ronde comme une petite pomme ; il la caressa doucement. Il la sentait durcie, toute dans le refus de son contact. Mais il s'en fichait : le gosse était entièrement à sa merci. Il abaissa encore la couverture et découvrit le haut du dos, qui gardait les marques de sa ceinture. Il le parcourut lentement – il pouvait prendre son temps, à présent. La peau en était très douce. Il rabattit la couverture jusqu'à la taille ; le garçon ne broncha pas. Il lui caressa les reins. Il adorait ces corps jeunes, qui commençaient tout juste à se muscler, plus fermes que ceux de la plupart des filles, et qui gardaient pourtant toute leur fraîcheur. Avec le geste d'un amateur qui tire le voile d'une nouvelle statue, il révéla les fesses. Il les pelota un long moment ; il se remit à bander. Il pensa que son désir pour ce

gosse était sans fin. Le garçon, lui, gigota et se rencogna contre le mur pour manifester son rejet. Il rit. « Tu peux te tortiller tant que tu voudras : tu repousseras pas les murs ! »

Enfin, il lui donna une claque sur les fesses, comme on fait aux filles. « Allez, à tout à l'heure. » Il le recouvrit.

*

Rick avait réfléchi à sa situation. Il n'y avait pas trente-six issues pour se sortir de là : il n'y en avait qu'une, la porte. Il l'avait testée, mais évidemment elle était verrouillée de l'extérieur. Cependant, au moment où l'homme lui avait apporté à manger, il avait cru remarquer un détail d'importance. Aussi quand il revint, quelques heures plus tard, il prêta attention : il entendit deux verrous tourner, mais ensuite, lorsqu'il entra, il fut clair qu'il ne refermait pas à clé derrière lui. La porte restait donc libre.

« Tiens ! Voilà tes fringues. Elles sont sèches. T'as de la chance qu'on a un sèche-linge ! La première fois que je m'en sers... »

Rick fut heureux qu'on lui rapportât ses vêtements, pliés de plus, et il fut étonné de cette attention. Mais il remarqua également qu'on ne lui rendait pas ses chaussures, et il pensa que ce n'était pas un hasard.

Levasseur vit le garçon se redresser, la couverture glisser et découvrir son torse nu ; et, tout de suite, il fut repris par l'envie qu'il en avait... Il posa les affaires qu'il apportait sur la table, à côté de l'assiette vide. « Ouais, tu vas te rhabiller, t'à l'heure... mais on est pas pressés, hein ? »

Il vint se rasseoir sur le bord du lit de camp. Il observa l'adolescent ; il était vraiment très beau. Son visage était tout simple, et pourtant il le captivait. Il y avait quelque chose de tendre, de fragile, de tellement doux chez lui qu'il en était attiré comme par un aimant. Il avait terriblement envie de passer la main dans ces cheveux légers, qui se dispersaient sur sa tête comme de l'herbe couchée par le vent, de caresser la courbe parfaite de cette joue, d'entrer dans la chair intime du cou. Il ne savait pourquoi, la seule ligne des sourcils, l'arc des cils abaissés, le double renflement des petites lèvres, créaient en lui un violent désir de le prendre, de le posséder. Il avait envie d'être en lui ; pas uniquement de le pénétrer, comme il l'avait fait dans la cabane, il aurait voulu se fondre dans son corps, intégralement. Et s'il était impossible à sa grosse carcasse d'adulte d'entrer dans une enveloppe si fine, si légère, c'était lui qui l'accueillerait au sein de sa matière même, au cœur de sa propre substance...

« Les autres sont de sortie. Ils sont partis en repérage, cette nuit. Ça veut dire qu'on a tout notre temps. On est tranquilles tous les deux... On va pouvoir faire plein de trucs... »

Rick, qui avait perdu la notion du temps dans cette pièce fermée, apprit ainsi qu'on était le soir. Il se rallongea en ramenant la couverture sur lui. Après ce qu'il avait subi dans la cabane, il se doutait bien que ce tête-à-tête n'apporterait rien de bon.

Levasseur contemplait le gamin. Avec son air boudeur, ses cheveux ébouriffés, il était encore plus attirant. Il lui caressa la joue. « T'es très mignon, tu sais... » marmonna-t-il. Il lui toucha la bouche, lui effleura les lèvres. Le garçon détourna la tête. Il lui vint alors sur le cou et empoigna cette jeune nuque rétive. « Allons, fais pas ta mijaurée. Après tout, c'est grâce à moi si t'es toujours là ! »

L'homme rabaissa la couverture, et Rick frissonna tandis qu'il lui caressait la poitrine, lui palpait les bouts de seins, se promenait sur son ventre. Il en était profondément dégoûté, mais il savait le gangster capable de violence, et il ne voulait pas le provoquer.

Levasseur retourna la couverture sur les genoux du garçon. Il apparut, entièrement nu, magnifique ! Il lui caressa la cuisse, chaude, tressaillant sous son contact, et il remonta jusqu'à l'aine, dont il parcourut le pli léger, et si tendre. Il lui attrapa les parties ; il s'amusa à le branler.

Rick se mordit la lèvre et se crispa pour ne pas repousser l'homme brutalement. Personne ne lui avait jamais fait ça !

Contre toute attente, Levasseur sentit le jeune sexe se redresser dans sa main, et cela fit brusquement monter sa propre excitation d'un cran.

« Ah ! ben, je vois que t'aimes ça, au moins ! » s'esclaffa-t-il, heureux.

Rick ne comprenait pas comment c'était possible. Il se mordit la lèvre en tournant la tête vers le mur pour échapper au spectacle de ce poing qui enserrait son membre et qui, malgré l'horreur qu'il en avait, parvenait à lui faire de l'effet.

Puis, Levasseur lui enfonça la main entre les cuisses, le forçant à les écarter. L'envie de le pénétrer là le reprit brusquement ; son sexe tressaillit. Il lui avança un doigt sous les fesses, et il le lui remonta dans la raie.

Rick sursauta. Il n'en pouvait plus de se faire tripoter. « Laissez-moi », gémit-il. « S'il vous plaît... Je vous en prie, laissez-moi... »

Levasseur adorait quand le garçon adoptait ce ton plaintif. Il ignorait tout autant pourquoi, mais cela l'excitait particulièrement, cela redoublait la vivacité de son désir. Il fut envahi par une vague, les yeux lui piquèrent...

Sans pouvoir attendre plus longtemps, il se releva, se déboutonna fébrilement, se la sortit. Il acheva de repousser la couverture au bas du lit, et, ébloui par ce jeune corps entièrement nu, par ce joli visage effrayé, il le saisit par les chevilles, lui écarta les jambes en les lui repliant sur la poitrine, et il se coucha à demi sur lui. Il guida son gland dans le fond de la raie, il le plaça contre la petite ouverture, et il donna un coup de reins. Le gosse hurla en se cambrant en arrière. Il s'enfonça d'un trait jusqu'au bout. « Ah ! j'avais trop envie ! Il fallait que je te remette ça ! »

Rick, secoué comme un hochet, défoncé par une douleur énorme, criait cette fois de tous ses poumons, mais le gangster ne semblait pas s'en préoccuper le moins du monde.

Levasseur avait pris le garçon à bras-le-corps, et il le pilonnait maintenant avec une rare intensité, comme s'il avait craint de devoir ne plus jamais connaître cela. Il voulait jouir de ce corps merveilleux, au maximum, à fond, tant qu'il le pouvait. Le lit de camp tressautait et glissait de côté, poussé par les impulsions dont il le perforait.

*

Quand il avait été enfin seul, péniblement Rick s'était levé pour se rhabiller, mais ensuite, après cette horrible séance, il avait eu beaucoup de mal à s'endormir. Le derrière meurtri, anxieux de ce qu'il craignait devoir encore subir pendant sa séquestration, il était surtout angoissé de n'en sortir jamais vivant.

Lorsque son tourmenteur était revenu lui apporter un café au lait, il avait su qu'on était le matin. Puis des heures passèrent qu'il employa à chercher en vain comment assommer son gardien lors de sa prochaine visite.

Soudain, il entendit des pas – plusieurs pas. Les verrous furent tournés ; on entra. Cette fois ce fut le chef qui apparut, suivi de l'homme au visage anguleux et aux cheveux cuivrés qui l'avait surpris le premier jour. Le borgne était encore habillé de noir, mais à présent il portait un costume léger, élégant, des chaussures parfaitement cirées, et aussi de fins gants en cuir souple ; cependant, son visage mutilé n'en était pas moins effrayant.

Valberg posa sur la table les affaires qu'il avait préparées. « Viens ici », ordonna-t-il en tirant la chaise en arrière. Le gamin se leva, intimidé, et manifestement inquiet. « Assieds-toi là. » Mais, comme il restait tétanisé devant lui, il l'attrapa par l'épaule et le poussa sur la chaise.

Rick découvrit sur la table un appareil photo Polaroid, ainsi qu'une feuille de papier, un stylo-bille, une enveloppe, un sachet en plastique.

« Tu écris ce que je vais te dire, ici. »

L'homme pointa devant lui le bas de la feuille, en dessous d'un texte qui avait été écrit avec des caractères découpés dans les journaux :

**NOUS DÉTENONS RICHARD MICHELLI,
VOTRE FILLEUL.
NOUS VOULONS 1.000.000 F
EN PETITES COUPURES.
DÉPOSEZ-LES SOUS LE CALVAIRE
DE SAINT-GENEST.
SI VOUS PRÉVENEZ LA POLICE, VOUS NE
REVERREZ JAMAIS RICHARD VIVANT.**

Rick se mit à transpirer : un million de francs ! Jamais son parrain ne sortirait une telle somme pour lui ! Avait-il seulement tout cet argent ?...

Valberg dicta : « Je suis bien Richard... Je suis prisonnier... Faites ce qu'on vous demande... sinon ils me tueront. »

Rick écrivait à mesure, mais ses doigts tremblaient.

« Et maintenant tu mets ton nom. »

Valberg lui reprit la feuille et l'examina. « Bien. » Il la plia.

Puis il attrapa l'appareil photo, recula d'un pas et, de son œil valide, il cadra. « Regarde-moi. » Dans le viseur, le garçon leva vers lui des yeux apeurés. « Ne bouge plus. »

Rick fut ébloui par le flash. Quelques secondes plus tard, l'appareil bourdonnait et l'épreuve en surgit.

Valberg la vérifia, puis il la secoua quelques instants pour la sécher. Il la mit avec la feuille dans l'enveloppe.

Il sortit ensuite son couteau à cran d'arrêt. En l'ouvrant, il reconnut en lui cette excitation virulente qui l'envahissait toujours en de pareilles circonstances... Il se tourna de nouveau vers le jeune garçon. Il lui glissa ses doigts gantés derrière l'oreille, et il lui attrapa une mèche de cheveux qu'il écarta. Il la trancha d'un geste vif.

Rick poussa un petit cri de frayeur : il s'était cru blessé ! Il vit l'homme introduire ses cheveux dans le sachet en plastique transparent, et le mettre à son tour dans l'enveloppe qu'il ferma.

« Voilà. Maintenant, j'espère seulement pour toi que ta famille va se montrer raisonnable. »

*

Rick avait terminé de dîner, et il allait et venait dans la petite pièce en se demandant comment se sortir de là. Mais on lui avait donné une assiette en carton, pour unique couvert une cuillère en plastique, et il

ne pouvait espérer faire beaucoup de mal à son geôlier avec ça. Seule la chaise pouvait servir d'arme contondante, cependant elle n'était pas bien lourde, et il s'imaginait difficilement, même en surprenant l'homme à son arrivée, parvenir à lui assener un coup suffisant pour l'assommer.

Soudain, il entendit de nouveau des pas. Il s'immobilisa, naïvement inquiet qu'on ne devinât qu'il était en train de chercher les moyens d'une évasion. Pendant que les verrous tournaient, il se dépêcha de retourner sur le lit de camp.

« Alors ça va ? Tu t'ennuies pas trop ? » fit Levasseur en refermant derrière lui. « Moi aussi, je suis tout seul... » Il eut un rire complice, comme si le garçon pouvait partager sa plaisanterie. Il était content de le retrouver. Il se rendit compte qu'il commençait à s'attacher à son petit prisonnier, comme à un animal domestique. Il eut envie de l'avoir contre lui. « Tiens, viens avec moi », fit-il en s'asseyant sur la chaise qu'il écarta de la table.

Rick se leva prudemment. Allait-on lui faire signer un nouveau message ? Mais l'homme n'avait aucun papier avec lui.

Comme le garçon s'était immobilisé à un pas de lui, Levasseur allongea le bras, le saisit par le coude, et l'attira sur ses genoux. Le gosse, surpris, resta tendu, sur la défensive. Il lui passa une main dans les reins, puis il la lui remonta dans le dos. Il lui caressa la nuque, en s'enfonçant dans les petits cheveux.

« Puisqu'on s'ennuie, tu veux pas qu'on s'amuse un peu ensemble, tous les deux ? » Il lui prit le menton et le força à se tourner vers lui. « Regarde-moi... »

Rick se laissa faire pour ne pas le contrarier, mais le gros bonhomme était vraiment repoussant, avec son double menton qui sortait de son col roulé en boudin, sa moustache raide comme une brosse et ses sourcils broussailleux, ses cheveux frisés qui commençaient à se clairsemer.

« Allez !... Fais-moi un petit baiser... »

À cette idée, le cœur de Rick s'arrêta ; il ne put réprimer un mouvement de recul.

Levasseur reprit le garçon par la taille pour le retenir, et il l'attira à lui par le menton. « Tu me dois bien ça, non, tu crois pas ?... » Il l'embrassa. Ce fut absolument délicieux. Le gosse se tortilla en tentant de le repousser, ce qui ne fit qu'augmenter l'envie qu'il en avait. Il se cambrait comme un chat, gardait frénétiquement la bouche fermée, mais en lui serrant les mâchoires il le força à les ouvrir. Il le baisa à pleine bouche, malaxant les jeunes lèvres sous les siennes, lui fourrant la langue dans la gorge, profondément, le fouillant de tous côtés. De sa main libre, il lui parcourait le corps partout, sur la poitrine, le ventre, la hanche, il chiffonnait grossièrement ses vêtements, il le dé-

couvrait, il s'emparait de son dos, de ses fesses, de ses cuisses, il revenait sur son ventre et le pétrissait de nouveau avec passion...

Mais il sentit qu'il ne pourrait remettre bien longtemps. Il eut soudain une idée. « Viens. Tu vas me faire une gâterie... »

Il écarta le garçon et le remit sur ses pieds, puis il se déboutonna. « Mets-toi à genoux. » Comme il ne bougeait pas, il le prit par le bras et l'obligea à s'agenouiller entre ses jambes ouvertes. Sa bouche, couleur de corail, encore brillante de la salive dont il l'avait barbouillée, était une double ligne dont la délicatesse appelait irrésistiblement la pénétration.

Il lui passa la main dans les cheveux. « Tu sais que tu me plais vraiment, toi ? C'est pas tous les jours que j'en vois des comme ça ! » Il sortit son machin. Il avança son gland sur les lèvres du garçon, qui aussitôt se recula, bien qu'il le retînt par la tête. Il fut contrarié. « Attention, mon petit gars. Il va falloir que tu sois un peu plus souple, hein ? Je veux que tu m'obéisses, sans barguigner. Sinon, il va t'arriver des bricoles... Allez, ouvre le bec. »

Rick fut ramené vers l'organe tumescent, brillant d'un rouge brunâtre, mais dès qu'on l'approcha de sa bouche, dès qu'il l'eut tout près, sous le nez, il fut pris de nausée et s'arc-bouta sur les genoux de l'homme pour s'écarter.

« Tu veux vraiment que je te remette une raclée ? Tu te rappelles pas ce que je t'ai mis, dans la cabane ? Tu faisais moins le malin !... »

Rick fut soumis par ce souvenir horrible. Il se laissa aller. Aussitôt le monstre charnu lui repoussa les lèvres, s'enfonça dans sa bouche comme une baleine, l'envahissant d'un écœurement sans pareil.

Levasseur écarquilla les yeux de bonheur en entrant dans la petite cavité mouillée qui se débattait contre lui. Il la parcourut à plusieurs reprises, allant et venant, se frottant sur la langue qui s'échappait sous sa pression, se fichant au fond de la gorge, revenant dans la joue, et il caressait le visage pour sentir au travers son membre qui jouait là.

Ce fut tellement intense qu'il fut vite débordé. Il affirma sa prise sur la tête, dans les cheveux qui se tordaient entre ses doigts, il empoigna de l'autre main le cou où battait le pouls affolé, et il se lâcha. Courbé en avant, il éclata dans le gosier du garçon en poussant des grognements inarticulés, comme d'une bête à l'agonie.

Quand il s'écarta, relâchant le gosse qui, à demi étouffé, se jeta à quatre pattes et recracha en hoquetant ce dont il venait de l'abreuver, à deux doigts de vomir, il se redressa, ivre de la jouissance qui avait explosé en lui. Il marmonna en secouant la tête. « Toi alors... Toi alors... » Il commençait à penser qu'il n'allait pas se séparer facilement de ce petit compagnon... Or, à la fin, Valberg évidemment voudrait le supprimer.

*

Le lendemain, alors que Rick assis sur le bord de la couchette attendait son déjeuner, il vit arriver les trois hommes ensemble. Le borgne semblait contrarié et il avait un air encore plus effrayant que d'habitude.

« Ton parrain ne s'est toujours pas manifesté », dit-il d'une voix glaciale. « Il ignore notre message ; il se moque de nous. Mais, ça va changer. »

Il posa sur la table une enveloppe et un sachet plastique transparent, plus grand que le précédent, ainsi qu'un gros fer à souder électrique. Il se planta devant le garçon : « Viens ici. »

Rick se leva. Il avait peur. L'homme l'examinait comme s'il cherchait quelque chose sur lui, exactement comme il l'avait fait le premier jour, avant de le tabasser sur la cantine.

« Qu'est-ce qu'on lui prend ?... »

Le borgne semblait parler pour lui-même. Soudain il lui passa la main dans les cheveux et les lui repoussa au-dessus de la tempe.

« Une oreille ? »

Levasseur ne put retenir une exclamation assourdie. « Oh ! non, patron, tout de même ! Vous allez le crever ! Il va faire une hémorragie, pour sûr ! »

Valberg continuait de tripoter le petit pavillon, délicatement attaché, en haut du cou. « Mais non. On arrête ça au fer. » Le garçon était devenu blanc comme un linge. Il lui décocha un sourire cynique : « Ne t'inquiète pas : avec un rasoir, ça se découpe très bien, une oreille, très proprement. »

Rick tremblait comme une feuille. Devant ces trois hommes, il n'avait pas la moindre idée de comment il aurait pu se sauver.

Valberg lui prit les poignets et lui examina les mains. Elles étaient fines, très jolies... « Bon, ce sera aussi simple. Et c'est peut-être encore plus parlant de recevoir dans le courrier un doigt, articulé, avec le petit ongle au bout... Ça a l'air vivant ! » Il regarda le garçon dans les yeux. « Enfin, j'espère que ton parrain va se montrer compréhensif ; que je ne sois pas obligé de lui envoyer les autres à la suite. » Il lui lâcha la main. « Allez, préparez-le. »

Aussitôt Börnjstrand attrapa le garçon par les épaules et l'entraîna de force sur la chaise. En le maintenant par les poignets, il lui plaqua les deux mains sur la table.

Valberg sortit son couteau et l'ouvrit. Il sentit un frisson le traverser. Comme chaque fois, une transpiration lui était venue au bas du cou.

Börnjstrand grogna soudain : « Merde !... J'ai oublié de mettre le fer en chauffe ! »

Levasseur, pour afficher sa complaisance, se dépêcha de le brancher dans une prise du mur, mais il profita de cette remise pour intervenir de nouveau. « Vous... Vous croyez, patron... que c'est vraiment nécessaire ?... Y a un truc que j'ai fait, une fois, et qui avait été super-efficace... »

Valberg s'était penché sur la table et tâtait de sa main gantée la jointure qui attachait le petit doigt du garçon au métacarpe. « Ah ! oui ? » fit-il distraitement. « Et quoi ?

– On avait fait un mannequin avec les vêtements du gosse qu'on avait chopé, à l'époque, et on l'avait balancé de nuit devant les fenêtres des parents. Le matin, la mère, elle se lève, elle ouvre ses volets, et qu'est-ce qu'elle voit ? Son gamin crevé, étendu dans le jardin ! Elle avait reconnu les fringues ! Elle a couru dehors comme une folle. Elle s'est jetée sur son fils, en braillant, avant de se rendre compte... que c'était qu'un traversin ! Et, même lorsque son mari l'a ramenée chez elle, elle continuait de serrer le pull de son gosse contre elle en gueulant ; hystérique, qu'elle était... »

Valberg se redressa. Il était déjà au sommet de son excitation, et il eut beaucoup du mal à se reprendre. Mais chez lui la raison avait le dernier mot, c'était un enjeu vital. Il réfléchit. D'un côté, il voulait absolument achever ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il savait aussi qu'il ne pourrait pas ensuite se débarrasser du gamin immédiatement. Or, garder un otage blessé risquait toujours d'amener des complications. Il se dit que ce n'était que partie remise...

« Soit. On fait un dernier essai... En tout cas, sache que je n'envoie jamais plus de trois lettres. Si ton truc ne produit pas d'effet, la prochaine fois je le leur expédie en pièces détachées, leur putain de gosse. Trouver un œil dans le courrier, ça ne laisse pas indifférent... Bon, occupe-toi de préparer le mannequin avec les frusques de ton protégé. Börnjstrand et moi, on ira le placer ce soir. »

Inquiet de ce mot de « protégé » qui laissait craindre que son boss ne crût qu'il prenait le parti de leur otage, Levasseur bouscula le garçon. Il l'attrapa rudement et le remit sur ses pieds : « Allez ! Donne-moi tes fringues, toi. Vite ! » Et, sans attendre, lui-même chiffonna le pull, le retira brusquement par la tête ; le short n'offrit pas davantage de résistance et fut descendu d'un coup.

Rick se retrouva en tee-shirt, slip, et chaussettes, à demi sonné, ne croyant pas à sa chance ; il n'arrivait pas à se persuader qu'on allait vraiment lui laisser les mains intactes !

Les deux autres étant sortis entre-temps, Levasseur ajouta : « Tu peux garder tes sous-vêts. Et je vais t'amener autre chose, en attendant... »

Rick, flageolant sur ses jambes, se coucha sur le lit et s'enroula dans la couverture. L'angoisse lui faisait claquer des dents. Le souve-

nir du moment où le borgne lui avait tâté le petit doigt, le couteau à la main, continuait de le posséder comme un épouvantable cauchemar.

Un moment plus tard, son geôlier revenait avec un gros pull, rouge grenat. Rick se releva et l'enfila machinalement, sans se préoccuper de s'il était propre. Il lui descendait à mi-cuisses, et il était trois fois trop large ; le col roulé en boudin aussi était bien trop grand, il lui dévoilait le cou et lui tombait sur les clavicules.

Levasseur avait suivi cette métamorphose avec intérêt. Il dit avec un sourire gourmand : « Oh, mais ça te va très bien : ça te fait une robe !... » Il attrapa le garçon par le poignet, et il recula pour s'asseoir sur la chaise tout en l'amenant entre ses genoux. « Viens un peu par ici, ma jolie... » Il lui glissa une main derrière la cuisse, et il le caressa avidement, remontant sous le pull jusqu'à lui prendre le derrière, lui chiffonnant le slip avec convoitise. « Il est vraiment adorable, ton petit cul ! » minauda-t-il en feignant de le découvrir.

Rick se crispa en sentant la main lui peloter de nouveau grossièrement les fesses et s'y promener en les triturant. L'homme le lorgnait sous le nez avec un air plein d'appétit.

Levasseur souleva par-devant le grand pull, et il tâta le joli slip blanc où il s'enfonça à plusieurs reprises, tordant de ses doigts ce qui s'y trouvait. « Je t'ai jamais sucé, encore, hein ? Tu l'as bien mérité ! Après la frayeur que t'as eue, tout à l'heure... Ça va te détendre, te faire du bien... »

Il attrapa la ceinture élastique et la fit glisser sur les flancs jusqu'en travers des cuisses. Il emprisonna dans ses gros doigts le sexe minuscule, rétracté par la peur, et il le palpa doucement. « Il est joli, ton petit oiseau... Donne-le moi voir ! »

Il le prit en bouche. Il aimait suffisamment les fellations pour savoir ce qui plairait au garçon et, effectivement, le petit organe ne tarda pas à enfler sur sa langue. Il le suçait comme un bonbon, tout en continuant de lui caresser les jambes. Il ne s'en lassait pas, elles étaient si douces et si fermes à la fois ! Puis il remonta peloter la chair nue de ses fesses, dans lesquelles il enfonça les griffes comme un chat.

Mais de sentir se manifester cette parodie de désir exacerba le sien qui, lui, était bien réel. Bientôt, il ne tint plus. Il se releva, courba le garçon sur la table, lui appuya sur les épaules, puis il lui repoussa le pull grenat jusqu'au milieu du dos. Le derrière était idéal : étroit, finement séparé en deux. Il ne put s'empêcher de l'empaumer aussitôt. Il le caressa en s'astreignant à des gestes lents, en rond, s'approchant de plus en plus de la fente où il s'enfonçait à mesure. Il sentait entre ses mains le garçon tressaillir mais, quand il lui frôla l'anus, il eut un soubresaut qui le releva à demi, et il eut le plaisir de le rabattre contre la table. Il le toucha plus franchement, avec une certaine rudesse. Le

gosse tentait de le repousser en cambrant les reins, mais il n'était pas de force à le gêner, il ne faisait que l'exciter davantage.

Il tira de sa poche le tube de gel qu'il avait acheté le matin même quand il avait fait les courses. Il le déboucha, et il en enfonça la pointe dans la petite anfractuosité.

Rick tressaillit en sentant le métal froid le pénétrer, redoutant ce qu'on lui préparait encore.

Levasseur en fit sortir une bonne dose, puis il retira lentement le tube tout en continuant de le presser, pour bien enduire aussi le conduit, enfin il en badigeonna soigneusement l'ouverture.

« Tu vas voir ! Comme ça, c'est sûr, tu vas aimer ! »

Rick sentit un doigt le forcer, s'enfoncer en lui, et il se tortilla comme un ver. « Laissez-moi ! » gémit-il.

« Allons, d tends-toi, laisse-toi faire, et ça ira beaucoup mieux. »

Il acheva de retirer le slip resté en travers des jambes, et il s'enduisit lui-même le gland, tout en pensant que la prochaine fois il apprendrait au gosse à le faire lui-même, avec ses doigts. Il se plaça. Il le maintint en lui appuyant sur les reins, et il vint contre lui. Grâce au gel, il sentit les chairs céder beaucoup plus facilement. Mais, cette fois, il voulut prendre son temps, il se retint pour ne progresser que petit à petit.

« Tu me sens bien, là, hein mon chou ?... Qu'est-ce que ça te fait ?  a te plaît comme ça ?... Je crois que tu vas aimer. En fait, y a plein de garçons qui adorent ça ! »

Pour toute réponse, Rick gémit plaintivement. Le gourdin qui s'enfonçait inflexiblement en lui était effectivement moins douloureux que lorsqu'il l'avait pris d'un coup, à sec, il restait toutefois disproportionné, son sphincter n'était toujours pas fait, et sa dilatation l'angoissait, comme si elle allait le faire éclater.

Levasseur grogna quand son membre acheva sa course au fond du délicieux petit fourreau. Il se rendait compte que cette manière de pénétrer le gamin était infiniment plus jouissive, qu'il en goûtait chaque impression bien plus intensément.

Cependant, en voyant la nuque claire du jeune garçon courbé devant lui, en sentant son torse emprisonné dans ses mains, il fut travers  par un profond frémissement. La démangeaison fut plus forte que sa volonté, et il repartit soudain dans un pompage rapide, effréné. Il se coucha alors sur son souffre-douleur, il l'enserra compl tement entre ses bras et, tout en le parcourant comme un fou, il le prit de partout, le pétrit, le griffa, l'enla a, l'étrangla à demi. Le garçon poussait des cris aigus, mais ils se perdaient en vain.

*

Rick n'avait pratiquement pas dormi de la nuit : la veille, après en avoir fini avec lui, le gros bonhomme s'était lui-même couché sur le lit de camp, sur le dos, et il l'avait entraîné sur son ventre, le retenant d'un bras. Et avec les ronflements d'un nez encombré, le contact adipeux de cette chair éléphantique, les odeurs désagréables qui en émanaient, il n'avait pu fermer l'œil... Soudain, il entendit des pas dans le couloir ; il prit peur. Il fut repris par une mauvaise prémonition.

Quand Valberg s'aperçut que la porte était restée ouverte et qu'il découvrit le gamin étendu sur Levasseur profondément endormi, il eut un coup de sang. En une enjambée, il fut sur le garçon, l'attrapa par le bras et le leva en le tirant brutalement. Puis il gifla celui qui avait la charge de garder leur prisonnier.

Levasseur se redressa d'un bond. « Que... ?! » fit-il, abasourdi.

« Toi, tu disparais, et tout de suite ! » dit Valberg d'une voix retenue, mais vibrante de colère. « File !... On s'expliquera plus tard. Et tu ne perds rien pour attendre, je peux te le dire... Mais là, je dois d'abord m'occuper de ton... de ton "giton" ! »

Levasseur balbutia quelques mots pour sa défense, toutefois il se rendit compte très vite que ce n'était pas le moment. Il aperçut le matériel que Börnjstrand avait apporté, et il comprit aussi ce qui se préparait. Il blêmit. Valberg n'avait pas d'états d'âme, c'était un tueur prêt à tout et, après l'avoir surpris en faute, après avoir de surcroît découvert son point faible, il allait certainement en rajouter pour le punir, lui aussi, indirectement. À l'idée de ce que le garçon était sur le point de subir, il frissonna. Mais il ne pouvait plus rien pour lui, il n'avait aucun moyen d'arrêter ça. Sans demander son reste, il sortit... Cependant, en refermant derrière lui, il se sentait désespéré. Jamais il ne retrouverait un bonheur semblable à celui que le gamin lui avait fait connaître ! De plus, un doute commençait à le tarauder : est-ce que Valberg, qui n'avait que mépris pour les pédés, n'aurait pas maintenant dans l'idée de se débarrasser également de lui ?... Inquiet, il remonta de la cave.

Valberg se planta devant le garçon, qui était resté interdit au milieu de la cave, perdu dans son pull rouge trop grand : « J'ai une mauvaise nouvelle pour toi : ta famille ne répond toujours pas à nos messages. Je vais devoir prendre des mesures plus radicales. »

Rick s'était bien douté que son parrain ne payerait pas. Quant à ces « mesures radicales », après le sort auquel il avait échappé la veille, il anticipait qu'elles ne pouvaient être que terribles. Il recula d'un pas, effrayé. « Non, je vous en prie... » supplia-t-il. Mais l'homme aux cheveux roux se plaça derrière lui et le saisit par les épaules.

Valberg écarta la chaise, au pied de laquelle traînait encore le slip du gosse, et il tira la table au milieu de la pièce. « Amène-le », fit-il d'une voix glaciale.

Börnstrand bouscula le garçon puis, le soulevant d'un coup, il l'allongea dos contre la table.

Valberg vint l'aider en appuyant sur le torse de sa victime qui se tortillait pour s'échapper. « Vas-y. Prépare-le. »

Börnstrand avait apporté quatre paires de menottes dont il se servit, en retournant les bras du garçon le long des pieds de la table, pour y attacher ses poignets ; puis, lui écartant les jambes, il en fit autant pour ses chevilles. Enfin, il brancha le fer à souder.

Rick respirait nerveusement, affreusement angoissé quant à ce qui l'attendait.

Valberg se plaça entre ses genoux ouverts. Il attrapa le bas du pull qu'il repoussa au-delà du nombril. « Je pense qu'il y aurait peut-être par ici quelque chose que tes parents voudraient récupérer... » Il s'empara des bourses du garçon et les manipula lentement dans sa main gantée en les faisant rouler dans leur jolie peau. « Eh oui, c'est normal, les bijoux de famille, il ne faut pas que ça se perde !... » Il eut un petit rire saccadé, heureux. Il allait enfin se rattraper de la séance avortée de la veille.

Il sortit son couteau et l'ouvrit. « J'attends un peu, le temps que le fer chauffe, pour ensuite te cautériser. Je ne veux pas que tu pisses ton sang partout et que tu transformes la cave en boucherie. » Il se passa la main dans le cou, qui était devenu moite. « J'espère que tu as un grand frère ? une petite sœur ? Sinon, malheureusement, pour tes parents, c'est fini les petits-enfants. »

Rick se mit à pleurer. Il avait compris. On allait le mutiler. Le châtrer. Il savait également ce que *cautériser* voulait dire. La douleur serait absolument atroce. Il pensait qu'il n'y survivrait pas. Jamais il n'avait imaginé qu'il pût lui arriver une chose aussi épouvantable.

Valberg prit la petite verge, toute rétrécie de peur, et la lui retourna vers le nombril. « Je vais aussi t'enlever ta queue de souris. Je ne voudrais pas dépareiller un service trois-pièces !... De toute façon, tu n'aurais plus le cœur à te faire des branlettes. Et pour pisser, tu feras comme les filles : elles s'accroupissent, tout simplement, en imitant les chiennes. »

Il passa le doigt sur le fil de son couteau pour le vérifier. « Je l'ai aiguisé ce matin. Il coupe comme un rasoir de barbier. Je n'aime pas faire du travail de barbare. Ça va te trancher net, au ras. Ce sera très propre. Ne t'inquiète pas pour ça. »

Rick pleurait à chaudes larmes. Il répétait « S'il vous plaît... je vous en prie... s'il vous plaît... » sans fin, sans espoir. Il était perdu. Rien ne pourrait le sauver.

Valberg approcha la main du fer posé par terre. « Où ça en est ? Il est chaud ?... Oui, presque. » Il revint au garçon. « Encore une petite minute... » Il s'installa commodément, lui écarta les cuisses un peu plus, et il lui reprit les bourses dans le creux de sa main gauche. Il présenta la lame sur le pubis, au ras de la verge, considérant comment il allait s'y prendre. Un long frisson lui parcourut l'échine.

Rick était agité d'un grelottement irrépressible. Les larmes inondaient son visage. Ses lèvres tremblotaient, il balbutiait des mots sans suite, incohérents.

Soudain, on entendit une cavalcade dans le couloir. Valberg se redressa, surpris. Mais, avant qu'il eût pu faire un geste, la porte s'ouvrit d'un coup, battant violemment contre le mur.

« Police ! Les mains en l'air ! Ne bougez plus ! »

Plusieurs gendarmes casqués et lourdement armés braquèrent les deux hommes. Hébétés, incrédules, ils levèrent lentement les mains.

*

Quand Rick, enveloppé dans une couverture, fut accompagné par un inspecteur hors de sa prison, il lui demanda : « Et... comment avez-vous réussi à trouver où j'étais ? »

Le jeune homme lui sourit : « C'est un de ces bandits lui-même qui nous a appelés. Il nous a donné l'adresse et nous a dit de faire vite. Il a prévenu que tu étais en grand danger. Comme ta disparition était signalée depuis plusieurs jours, il ne nous a fallu que quelques minutes pour arriver, heureusement... »

Rick, en chaussettes, monta un escalier qui le mena à l'intérieur d'une grande maison. En traversant le vestibule, il passa devant les trois gangsters, menottés, qui attendaient qu'on les emmenât. Il croisa le regard du gros homme qui l'avait tourmenté toutes ces nuits, et qui venait de se sacrifier pour le sauver. Il le fixa un instant, dans les yeux, afin de lui faire comprendre qu'il savait ce qu'il lui devait ; et l'autre, d'un petit signe, lui fit à son tour comprendre qu'il l'avait compris.

En sortant de la maison, il s'arrêta sur le perron : les gyrophares de plusieurs voitures de gendarmerie tournaient silencieusement. Un soleil pâle éclairait le jardin sur lequel passait un peu de vent. Il sentit ses oreilles piquées par l'air vif. Alors, il souleva ses mains et les examina : elles étaient intactes. Et entre ses cuisses, son sexe aussi était là, présent. Il redressa la tête. Dans le ciel bleu, glissaient seulement quelques nuages blancs, légers comme des plumes, insouciantes. Comme dans une BD, il aurait pu y inscrire le mot *Fin*. « Tout est bien qui finit bien », pensa-t-il.